

Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 1697, s. v. Marot : « Non seulement la poesie françoise n'avoit jamais paru avec les charmes et avec les beautés naturelles dont il l'orna, mais aussi, dans toute la suite du XVI<sup>e</sup> siècle, il ne parut rien qui approchât de l'heureux génie et des agréments naïfs, et du sel de ses ouvrages ».

Sagesse de Salomon, XI, 21 : « Tu as tout disposé en mesure, nombre et poids » : « *Omnia in mensura et numero et pondere disposuisti* ».

Louis Le Caron, *Dialogues* (1556), V : *Claire ou de la beauté*, f. 154 r<sup>o</sup>, édition critique par Joan A. Buhlmann et Donald Gilman, Genève, Droz, 1986, p. 309 : « Le corps bien façonné et proportionné en ses membres nous plaît et semble beau. [...] la forme est comme l'âme de chacune chose, [...]. C'est une commune opinion de tous que la forme est la vraie cause et origine de la beauté ».

Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, V, 2, trad. Pierre Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 90-93 : « c'est cette grâce de la vertu ou de la figure ou des sons, qui appelle et attire l'âme par le truchement de la raison, de la vue ou de l'ouïe, qui mérite précisément le nom de beauté. Et ce sont là précisément les trois Grâces dont Orphée parle ainsi : "la Splendeur, la Verdeur et la Joie débordante" [« *Splendor, Viriditas, Letitiaque uberima* »]. Il appelle *Splendeur* la grâce et la beauté de l'âme qui réside dans l'éclat de la vérité et de la vertu ; *Verdeur* le charme de la figure et de la couleur : celui-ci fleurit par dessus tout dans la verdeur de la jeunesse ; et *Joie* enfin ce plaisir pur, sain et durable que nous éprouvons à la mélodie musicale ».

Le Caron, f. 154 v<sup>o</sup> ; p. 310 : « par le jugement que nous avons de la beauté, facilement connaissons entre les couleurs les unes être plus resplendissantes que les autres : et sus toutes la blanche nous plaît, au contraire la noire apporte je ne sais quoi de triste et ennuyeux. Ainsi toute beauté est comprise en ces deux, à savoir en la proportion et en la couleur de la forme ».

Castiglione, *Le Courtisan* (1528), I, 34, traduction de Gabriel Chappuis (1580), Paris, Garnier-Flammarion, 1991, p. 68, à propos du courtisan : « il s'exprime avec cette simplicité et cette innocence qui fait que la nature même semble parler, qu'il les attendrisse et en quelque sorte les enivre de douceur, avec tant de facilité que celui qui écoute estime qu'il pourrait lui aussi, avec très peu de peine, parvenir à ce degré, mais qu'il s'en trouve bien éloigné quand il en fait l'essai ».

*Réplique de Guillaume des Autels aux furieuses défenses de Louis Maigret* (Lyon, 1551, p. 71), cité par Mireille Huchon, « Rhétorique de l'épître marotique », *Loxias*, 15, 2006-2007 (reprise d'un article paru dans : *Clément Marot et « L'Adolescence clémentine »*, textes réunis par Christine Martineau-Génieys, Centre d'Études Médiévales, Association des Publications de la Faculté des Lettres de Nice, CID diffusion, Paris, 1997, p. 39-57) : « Et quant à ceux de cest aage, ou de prochainement passé, comme de Marot, j'en estime ce que Ciceron faisoit de l'orateur excellent au plus bas genre de bien dire. Marot donq est facile, humble, imitant quasi la coutume de parler, et qui semble facile à tous d'estre suivy : pour ce que ceste subtilité de parole, semble sans doute estre imitable à celui qui la considere, mais rien moins à celui qui l'essaye. Aussi n'ha on pas veu un de tous ceux qui ont imité Marot (non obstant plus grand savoir) qui ayt approché de sa grâce, et qu'on prenne l'exemple de Dolet, et d'un autre en sa poésie que je ne nomme, pour ce qu'il est encor vivant. En luy [Marot], je voy une admirable douceur et naïve grâce, que les Grecs appellent Charité, de laquelle Apelle [Pline, XXXV, 79] se vantoit en ses peintures, une propriété, pureté et netteté de langage, non pleine, mais ornée, de gracieuses plustost que de haultaines figures : peinte non teinte de plaisantes, non trop vives couleurs ».

Le Caron, *Dialogues*, V, f. 153 v<sup>o</sup>, éd. cit. p. 309 : « La beauté donc n'est autre chose, que la naïve grâce du corps convenablement proportionné et en lui tout et en ses parties : et orné de bienséantes couleurs. »

Castiglione, *Le Courtisan*, I, 27, éd. cit., p. 58 : « Cette vertu donc contraire à l'affectation, que nous appelons pour l'heure désinvolture [*sprezzatura*], outre qu'elle est la vraie fontaine d'où découle la grâce, comporte encore un autre ornement, qui, en accompagnant n'importe quelle action humaine, si petite soit-elle, non seulement découvre aussitôt le savoir de celui qui la fait, mais souvent le fait estimer beaucoup plus grand qu'il n'est en réalité ; car il imprime dans les cœurs des assistants l'opinion que celui qui si aisément fait bien, sait beaucoup plus que ce qu'il fait, et que s'il mettait de la peine et du soin à ce qu'il fait, il pourrait le faire beaucoup mieux ».

Cicéron, *De Officiis*, I, 98, traduction de M. Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1974, t. I, p. 154 : « De même, en effet, que la beauté du corps [« *pulchritudo corporis* »], à cause d'une disposition appropriée des membres, attire les yeux et charme par cela même que toutes les parties s'accordent entre elles avec une certaine grâce, de même, ce convenable qui brille dans la vie attire l'approbation de ceux avec qui l'on vit, en vertu de l'ordonnance, de la constance et de la mesure [« *ordine et constantia et moderatione* »] de tous les propos et de tous les actes ».